

III.

DE QAÇBA BENI MELLAL A TIKIRT.

1°. - DE QAÇBA BENI MELLAL A OUAOUIZERT.

**25 septembre 1883.**

Départ à 6 heures et demie du matin. Trois zetats m'accompagnent, un de la tribu des Beni Mellal, deux de celle des Aït Atta d Amalou. Ouaouizert, où je vais, est située au pied méridional du Moyen Atlas, qui sépare la plaine du Tàdla du cours de l'Ouad el Abid, et dont, depuis Tagzirt, j'ai longé au bas le versant nord. J'ai donc à franchir cette chaîne. Les pentes en sont généralement escarpées; dès qu'elles deviennent assez douces pour être cultivées, elles se couvrent de champs et des habitations apparaissent; mais ces endroits sont rares: presque toutes les côtes sont raides et boisées; sauf les places défrichées, clairières éparses de loin en loin, les flancs du massif sont revêtus d'une épaisse forêt: les lentisques, les caroubiers et les pins y dominent; ils atteignent une hauteur de 5 à 6 mètres. Le sol est moitié terre, moitié roche; celle-ci n'apparaît point ici sous forme de longues assises, mais en blocs isolés qui émergent de terre entre les arbres. Une foule de ruisseaux d'eau courante arrosent l'un et l'autre versant. Le chemin, constamment en montagne, pénible partout, est très difficile en deux endroits: d'abord, au sortir de Qaçba Beni Mellal, au passage nommé Aqba el Kharrroub; puis à l'approche du col, Tizi Ouaouizert, que précède une montée fort raide. À 1 heure, je parviens à Ouaouizert. Point de cours d'eau important pendant la route d'aujourd'hui. Peu de monde sur le chemin. Les habitations rencontrées étaient d'aspect misérable: c'étaient tantôt de petites maisons de 2 mètres de haut, construites en pisé, couvertes en terrasse, la plupart situées à mi-côte et à demi enfoncées sous terre, tantôt de simples huttes de branchages; les quelques douars que j'ai vus ne se composaient que de cabanes rangées en rond: pas une tente véritable.

SÉJOUR A OUAOUIZERT.

Dès la sortie de Qaçba Beni Mellal, je suis entré chez les Aït Atta d Amalou, sur le territoire desquels se trouve Ouaouizert. Ils n'ont rien de commun avec les Aït Atta du Dra, ni avec les Berâber. C'est une petite tribu tamazirt (chleuha), indépendante, dont les frontières sont: au nord, le Tàdla; au sud, l'Ouad el Abid; à l'est, les Aït Seri; à l'ouest, les Aït Bou Zid. Sur l'autre rive de l'Ouad el Abid, habitent les Aït Messat. Les Aït Atta d Amalou peuvent mettre en ligne environ 800 fantassins et 150 cavaliers. Les chevaux sont rares dans cette contrée; en revanche, on y élève un grand nombre de mulets. Les Aït Atta sont peu riches, quoique rien ne manque à leur pays pour être prospère: la montagne n'est que bois et pâturages; sur les pentes douces, dans

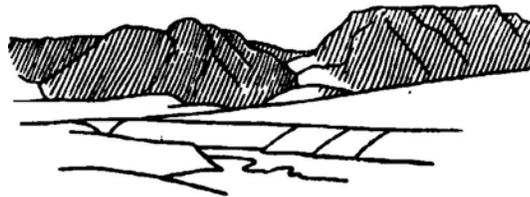
les vallées, dans la plaine d'Ouaouizert, le sol est fertile: on y voit des jardins et des cultures florissantes; l'eau abonde partout; des minerais de fer, de cuivre, d'argent, se trouvent, dit-on, sur le territoire. Mais les habitants ne savent point extraire ces derniers, et ils négligent les travaux des champs; leurs troupeaux mêmes sont peu nombreux: ils ont des moutons, des chèvres et quelques vaches, le tout de race médiocre. Aussi est-ce une tribu de pillards, dont une bonne partie ne vit que de zetatas, de vols, de rapines de tout genre.

Ouaouizert est située au pied du Djebel Beni Mellal, au seuil d'une petite plaine traversée par l'Ouad el Abid. De quelque côté qu'on tourne les yeux, on ne voit que hautes montagnes, resserrant la vallée dans une ceinture étroite. La bourgade s'élève sur les deux rives d'un ruisseau qui porte son nom; elle se compose de trois groupes d'habitations assez éloignés les uns des autres, unis par des vergers. L'un d'eux est une zaouïa, résidence d'une famille de marabouts, dont le chef actuel est Sidi Mohammed ould Mohammed.



Djebel Beni Mellal. (Les parties ombrées sont boisées.) (Vue prise du mellah d'Ouaouizert.)  
Croquis de l'auteur.

Col où passe le chemin d'Ouaouizert à l'Oussikis.



Premiers échelon du Grand Atlas, formant le flanc gauche de la vallée de l'Ouad el Abid. (Les parties ombrées sont boisées.) (Vue prise du mellah d'Ouaouizert.) Croquis de l'auteur.

Dans les vergers, on voit quelques pans d'épaisses murailles, ruines d'une qaçba construite jadis par Moulei Ismaïl. Les maisons sont de pisé, à simple rez-de-chaussée couvert d'une terrasse; au milieu d'elles, ainsi que dans la campagne voisine, se dressent un grand nombre de tirrems.

Vallée de l'Ouad Ouaouizert.

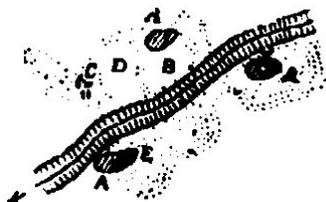
Vallée de l'Ouad el Abid.



Massif situé entre l'Ouad el Abid et l'Ouad Ouaouizert. (Les parties ombrées sont boisées.)  
(Vue prise du mellah d'Ouaouizert.) Croquis de l'auteur.

Les arbres des jardins sont des oliviers, des pêchers et des figuiers; les légumes, des piments, des oignons et des citrouilles. Ouaouizert renferme 800 ou 1000 habitants, dont 100 à 150

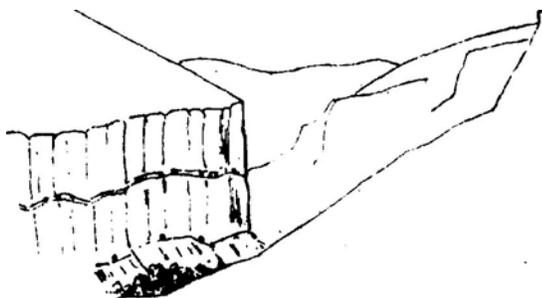
Ouaouizert



- A. Groupes d'habitations,
- B. Cimetière.
- C. Qaçba Moulei Ismaïl (ruines).
- D. Marché.
- E. Mellah.

Israélites. Malgré son peu de population, elle a une réelle importance, par son marché d'abord, marché qui se tient le vendredi et qui est très fréquenté, ensuite et surtout par sa position, qui en fait une des portes du Grand Atlas et le noeud de plusieurs routes. Trois passages principaux s'ouvrent dans le Grand Atlas entre les bassins de l'Oumm er Rebia et du Dra: l'un à l'ouest, menant de Zaouïa Sidi Rehal au Telouet; un autre au centre, conduisant de Demnât aux Haskoura; le dernier en face d'Ouaouizert, débouchant dans l'Oussikis. Celui-ci est le chemin que prennent les caravanes venant de Merrâkech allant soit dans le haut Ouad Dâdes, soit au Todra, soit au Ferkla. A l'est de ce col, il n'y en a plus de fréquenté dans la chaîne jusqu'auprès de Qçâbi ech Cheurfâ.

Les costumes sont les mêmes ici que dans le Tâdla ; mais les femmes, comme déjà celles des Beni Mellal, font un usage immodéré de henné. C'est une exception. Les Marocaines n'en mettent pas d'ordinaire avec excès.



Cavernes creusées dans le flanc droit de la vallée de l'Ouad Ouaouizert. à 3 kilomètres en amont d'Ouaouizert. Croquis de l'auteur.

Dans la vallée de l'Ouad Ouaouizert, à trois kilomètres au-dessus du village, se trouvent beaucoup de cavernes de Troglodytes comme celles décrites plus haut.

J'entends causer ici du voyage d'un Chrétien. Habillé en Musulman, il traversa, il y a trois ans et demi, le Sous, le Tazeroualt et Ouad Noun. Puis il se rendit à Tindouf, d'où il partit pour le Soudan. A Tétouan et à Fâs, on m'avait parlé du docteur Lenz; cela n'avait rien de surprenant, mais comment s'attendre à ce qu'ici, en ce coin perdu de l'Atlas, si éloigné du théâtre de ses explorations, sa renommée fût parvenue !

Ouaouizert.



Ouaouizert et vallée de l'Ouad Ouaouizert.  
(Vue prise des cavernes situées à 3 kilomètres en amont du village.) Croquis de l'auteur.

## 2°. - D'OUAOUIZERT AUX ENTIFA.

**20 septembre.**

Départ d'Ouaouizert à 6 heures du matin. Je vais d'abord au Had des Aït Bou Zid, qui se tient aujourd'hui. J'y arrive à 7 heures un quart. Le chemin qui y mène longe la lisière nord de la plaine, au milieu de terrains tantôt rocheux et incultes, tantôt terreux et couverts de champs de blé.

Le marché est très animé; tant qu'il dure, il ne s'y trouve jamais moins de 600 personnes, et c'est un va-et-vient continuel. Cependant les objets qu'on y vend ne présentent pas grande variété. On y voit surtout des fruits et des légumes, apportés par les Aït Bou Zid, achetés par les Aït Atta; puis du bétail: moutons, chèvres, vaches du prix de 30 à 40 francs; des grains, des peaux, de la laine. Les Juifs d'Ouaouizert étalent des belras, des bijoux, des poules, des cotonnades; quelques marchands musulmans, coureurs de marchés de profession, vendent du thé, du sucre, des allumettes. Mais ici l'affaire importante n'est point le trafic, c'est le « jeu des chevaux ». Tout cavalier des Aït Bou Zid est tenu de venir chaque dimanche y prendre part; une amende de 10 francs punit les manquants. Voici comme on procède à cet exercice; on se forme par pelotons de 10 à 20; successivement chacun de ces groupes prend le galop, charge, fait feu, s'arrête et démasque, laissant la place au suivant; puis il recharge les armes, pour recommencer quand son tour reviendra.

A 4 heures, je quitte le marché sous l'escorte d'un zetat des Aït Bou Zid, sur le territoire desquels je suis à présent. Je continue à longer, sur un sol semblable à celui de ce matin, la lisière nord de la plaine; les montagnes qui l'entourent paraissent fort habitées: on y entrevoit des cultures partout où les pentes ne sont pas trop raides, un grand nombre de tirremts se dressent sur leurs flancs. A 5 heures, j'atteins l'extrémité de la plaine, et en même temps les bords de l'Ouad el Abid. Celui-ci est une belle rivière, au courant impétueux, aux nombreux rapides; ses eaux, vertes et claires, occupent le tiers d'un lit de 60 mètres de large, sans berges, moitié vase, moitié gravier, semé de gros blocs de rochers; il se remplit en entier durant l'hiver; quatre ou cinq fois plus forte qu'elle n'est en ce moment, la rivière coule alors avec une violence extrême. En toute saison, on

ne peut la passer qu'à des gués assez rares. À partir d'ici, j'en suis le cours, marchant tantôt le long de ses rives, tantôt à mi-côte de ses flancs ; suivant les difficultés du terrain; elles deviennent bientôt très grandes. L'Ouad el Abid, en sortant de la plaine, s'enfonce dans une gorge profonde; le bas en a juste la largeur de la rivière; les côtés sont deux murailles de grès, qui atteignent par endroits plus de 100 mètres de hauteur; au-dessus, se dressent les massifs mi-terreux, mi-rocheux de la chaîne au travers de laquelle l'ouad se fraie si violemment passage. Leurs pentes, souvent escarpées, sont raides partout, parfois inclinées à 2/1, d'ordinaire à 1/1 presque jamais à 1/2.



Entrée du long défilé où s'enfonce l'Ouad el Abid, au sortir de la plaine d'Ouaouizert.  
(Vue prise de cette plaine.) Croquis de l'auteur.

C'est avec la plus grande peine que l'on suit la vallée ; rarement on peut marcher au fond: il est occupé par les eaux; le chemin tantôt serpente dans la montagne, au-dessus des parois de la gorge, tantôt est taillé dans le roc, au flanc même de ces parois, et surplombe la rivière. Ce sont des passages extrêmement difficiles, les plus difficiles que j'aie jamais trouvés. Ils se franchissent pourtant trop vite au gré du voyageur. L'oeil ne se lasse pas de contempler ce large cours d'eau roulant ses flots torrentueux entre d'immenses murailles de pierre, au pied de ces montagnes sombres, dans cette région sauvage où le seul vestige humain est quelque *tirremt* suspendue à la cime d'un rocher. A l'entrée de ce long défilé, est la maison de mon zetat, Dar Ibrahim. Nous y faisons halte à 5 heures et demie du soir. Peu de temps avant d'arriver, j'ai vu un affluent se jeter sur la rive gauche de l'Ouad el Abid : c'est l'Ouad Aït Messat, belle rivière aux eaux vertes, au courant impétueux, de 12 à 15 mètres de large, venant du sud par une gorge profonde.

Les Aït Bou Zid, chez lesquels je suis, sont de race tamazirt (chleuha) et indépendants. Leur territoire, tout en montagne, occupe la portion du Moyen Atlas bornée au nord par le Tadla, au sud par l'Ouad el Abid, à l'est par les Aït Atta d Amalou, à l'ouest par les Aït Atab et les Aït Aïad. Ils peuvent armer environ 1000 fantassins et 300 cavaliers. Cette tribu est renommée pour sa richesse: en effet, tant que je serai sur ses terres, je ne cesserai d'admirer des preuves de l'intelligence et de l'activité des habitants; nulle part au Maroc les cultures ne m'ont paru mieux soignées, les chemins aussi bien aménagés, dans un pays plus difficile. Toutes les portions du sol dont on a pu tirer parti sont plantées: ici sont des blés, là des légumes, ailleurs des oliviers; ils s'étagent par gradins, une succession de murs en maçonnerie retenant les terres; sur ces pentes raides, on ne peut labourer à la charrue: tout se travaille à la pioche. Les chemins sont la plupart bordés de bourrelets de pierre; en certains points ils sont taillés dans le roc ; des consoles les soutiennent, des ponts sont jetés au-dessus des crevasses. Les maisons n'ont qu'un rez-de-chaussée, mais sont bien construites; elles sont en pierre cimentée, mais non taillée. Les *tirremts* sont nombreuses et grandes; quelques-unes, se dressant au sommet de rocs escarpés, semblent presque inaccessibles. Ces ouvrages témoignent d'une population active et industrielle. Les Aït Bou Zid ont un usage qui leur est spécial, et que nous ne retrouverons ailleurs que loin vers l'ouest et dans une seule tribu, les Haba. C'est celui de se disséminer, maison par maison, chacun au milieu de ses cultures, au lieu de se grouper par villages. Sur leur territoire, on n'en rencontre pas: on ne voit que demeures isolées, semées sans ordre au flanc de la montagne.

Une légère modification se fait ici dans l'armement: plus de baïonnettes; tout le monde porte le sabre. De plus, le fusil change: la crosse, de courte et large, devient longue et étroite; elle était simple: elle se couvre d'ornements, incrustations d'os et de métal. Ces deux modèles sont les seuls qui existent au Maroc; le premier est d'un usage universel au nord de l'Atlas; dans cette chaîne et au Sahara, on le trouve quelquefois, mais rarement, c'est le second qui domine.

Le tamazirt est l'idiome général des tribus que j'ai traversées depuis Meknâs ; mais jusqu'à Qaçba Beni Mellal tout le monde, dans les familles aisées, savait l'arabe. Depuis que je suis dans l'Atlas, il n'en est plus de même. Ici, bon nombre d'hommes parlent encore cette langue, mais les femmes l'ignorent complètement.

### 1<sup>er</sup> octobre.

Départ à 5 heures du matin. Telle était hier soir la vallée de l'Ouad el Abid, telle elle reste aujourd'hui; les hautes montagnes qu'elle traverse sont, à l'exception des places cultivées, entièrement boisées: oliviers sauvages, pins, mêlés parfois de lentisques et de caroubiers. Par instants, le fond de la gorge se resserre au point de n'avoir que 30 mètres de large; par moments, il s'étend un peu et a jusqu'à 100 mètres : en ces endroits, d'autant plus fréquents qu'on avance davantage, les bords de l'ouad se garnissent de lauriers-roses, les parois de la vallée s'abaissent et s'inclinent, quelques arbres poussent aux fentes des rochers. La gorge, jusqu'au point où la rivière sort de l'Atlas, présente donc l'aspect suivant: une série d'étranglements très étroits unis par des défilés, lesquels, resserrés au début, s'élargissent peu à peu à mesure qu'on descend, en même temps que leurs flancs deviennent moins escarpés. Au bout d'une heure et demie, la muraille rocheuse s'est déjà beaucoup abaissée dans ces endroits; un peu plus tard, elle fait par moments place à la terre, et la forêt arrive jusqu'au bord des eaux. À dater de 8 heures et demie, la largeur habituelle est 100 mètres; des trembles, des oliviers; couvrent le fond; les parois de roche sont très basses ou remplacées par des talus de terre à 1/1 ; quelques maisons entourées de vergers apparaissent sur les pentes. Des étranglements resserrent encore par moments la vallée, mais de chacun elle sort plus large. A 9 heures et demie, elle a 150 mètres et se remplit de jardins; les flancs en sont à 1/1 ou à 1/2; des habitations s'y élèvent de toutes parts. Elle reste ainsi jusqu'à Aït ou Akeddir, où j'arrive à 10 heures et demie du matin.

Vallée de l'Ouad el Abid.  
Village situé sur une roche de la rive gauche,  
entre Dar Ibrahim el Aït ou Akeddir.  
Croquis de l'auteur



En chemin, j'ai traversé l'Ouad el Abid plusieurs fois, la première vers 6 heures (25 mètres de large, 70 centimètres de profondeur), la dernière vers 10 heures un quart (40 mètres de large, 50 centimètres de profondeur). Partout les eaux étaient les mêmes, limpides, vertes, impétueuses; partout elles coulaient sur un lit de gros galets, sans berges; les blocs de roche dont était semé le lit au commencement avaient disparu dans la dernière partie du trajet. Depuis 8 heures et demie, les rives étaient garnies d'un grand nombre d'appareils qui servent aux habitants à traverser en hiver, lorsque, les eaux étant hautes, on ne peut plus franchir à gué; ces machines se composent de deux fortes piles de maçonnerie établies l'une de chaque côté de la rivière; en leur milieu sont

fixés de gros troncs d'arbres, auxquels s'amarrent les cordes servant au passage. Le sol du fond de la vallée est partout de terre.

## 2 et 3 octobre.

Séjour à Aït ou Akeddir. Les Aït Atab, chez lesquels je suis, sont une tribu tamazirt (chleuha), indépendante. Leur territoire est limité: au nord, par les Aït Mad et le Tàdla; à l'est, par les Aït Bou Zid; au sud et à l'ouest, par l'Ouad el Abid. Ils peuvent mettre en ligne environ 1200 fantassins et 300 chevaux. Deux marchés sur leur territoire: Had d'Ait atab et Arbaa d'Ikadousen; Ikadousen est le nom d'une de leurs fractions, qui habite vers le nord-ouest du point où je suis.

Aït ou Akeddir est un gros village, situé sur les premières pentes du flanc droit de l'Ouad el Abid, à un coude que fait la rivière; les environs de ce centre sont la portion la plus habitée du territoire des Aït Atab. Auprès de lui s'élèvent à peu de distance plusieurs autres groupes, parmi lesquels on distingue El Had, où se tient le marché. En face, le flanc gauche est hérissé d'une foule de maisons, de *tirremts*, s'étageant en amphithéâtre au milieu des oliviers. Ces constructions, ainsi que toutes celles de la tribu, sont en pisé. La population totale de ces diverses agglomérations peut être de 2 000 âmes, dont 200 Juifs répartis en deux mellahs. Chaque village est entouré d'arbres fruitiers. De grands jardins occupent le fond de la vallée, où l'on ne bâtit point, de peur des inondations.

## 4 octobre.

Départ à 5 heures du matin. Un homme des Aït Atab me sert de zetat. A quelque distance d'ici, l'Ouad el Abid s'enfonce de nouveau dans une gorge profonde; il y reste enfermé jusqu'à Tabia, où il sort de l'Atlas et entre en plaine. Je prends un chemin qui passe à quelque distance de la rivière, sur un petit plateau couvert de cultures et semé d'amandiers; des *tirremts* se dressent de toutes parts; de grands troupeaux paissent sur les côtes. A 10 heures, je reviens sur les bords de l'Ouad el Abid au lieu même où, débouchant de la montagne par une brèche sauvage, il s'élance dans la plaine.

Gorge d'où sort l'Ouad el Abid



Point où l'Ouad el Abid sort de la montagne et entre en plaine.  
(Vue prise de Tabia.). Croquis de l'auteur.

Je le traverse et je gagne le petit village de Tabia, situé sur sa rive gauche. Me voici en blad el makhzen, pour la première fois depuis Meknâs. En passant la rivière, je suis entré sur le territoire des Entifa, tribu soumise. Ici, plus de zetat, plus d'escorte; on voyage seul en sûreté<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Il n'en est plus ainsi maintenant. Les Entifa se sont révoltés. Voici ce qu'on lit à leur sujet dans le *Réveil du Maroc*

Je repars donc aussitôt avec un simple guide pris à Tabia. Laissant l'Ouad el Abid prendre sa course vers le nord-ouest, je me maintiens près de la montagne. C'est toujours le Moyen Atlas; j'en longe le pied par une succession de plateaux bas et de côtes douces: les plateaux ont un sol sablonneux, avec des pâturages et quelques cultures; les coteaux, rocheux<sup>2</sup> et nus à la partie supérieure, sont terreux et garnis de villages et de jardins à leur pied. Vers 3 heures, j'atteins une bourgade qui sera mon gîte, Djemaa Entifa.

Assez nombreux voyageurs sur la route pendant cette journée. Point d'autre cours d'eau que l'Ouad el Abid; au gué de Tabia où je l'ai traversé, il avait 40 mètres de large et 70 centimètres de profondeur. Toujours même lit de galets, même eau limpide et verte, même courant impétueux. Les roches au pied desquelles il coule en sortant de l'Atlas sont de grès, comme toutes celles de sa vallée depuis le point où j'y suis entré.

Djemaa Entifa ne porte point ce nom à cause d'un marché; elle en possède un, mais qui se tient le lundi. Le village se compose de trois groupes d'habitations, distribués sur les deux rives d'un ruisseau. Des jardins, vraie forêt d'oliviers, les unissent et les entourent. La population est d'environ 1500 habitants, dont 200 Israélites. Cette localité fait un commerce actif, d'une part avec Bezzou et Demnât, de l'autre avec les tribus du sud. Non loin de là est la demeure du qaïd des Entifa. La juridiction de ce gouverneur est limitée: au nord, par les Srarna et l'Ouad el Abid; à l'est, par l'Ouad el Abid et les Aït Messat ; au sud, par les Aït b Ougemmez et les Aït b Ououlli ; à l'ouest, par la province de Demnât et les Srarna. Elle comprend, outre les Entifa, Bezzou au nord, les Aït Abbes et les Aït Bou Harazen au sud-est.

### 3°. - DES ENTIFA A ZAOUIA SIDI REHAL.

#### 5 octobre.

Départ à 5 heures du matin, en compagnie d'une caravane de cinq à six personnes; le pays est sûr; on est en blad el makhzen : point d'escorte. D'ici à Demnât, je continuerai à cheminer sur les premières pentes de l'Atlas, en me rapprochant de plus en plus de son pied. Pendant ce trajet, je passerai insensiblement du Moyen Atlas au Grand: les deux chaînes paraissent se rejoindre à la trouée de la Teççaout, où serait l'extrémité de la première. Ma route d'aujourd'hui se divise en deux portions distinctes: de Djemaa Entifa à l'Ouad Teççaout, et de la Teççaout à Demnât. Dans la première partie, le pays est accidenté, le sol pierreux, quelquefois rocheux; il est souvent nu, par moments garni de palmiers nains et de taçououts, ou boisé; peu d'eau; cependant, au flanc des coteaux, au fond des ravins, sur les sommets, s'élèvent une foule de villages, entourés de grandes plantations d'oliviers avec des haies de cactus: en somme, région d'aspect triste, mais fort habitée. A 9 heures et demie, j'arrive au bord de la Teççaout : c'est la Teççaout Fouqia, appelée aussi Ouad Akhdeur « Rivière Verte ». Elle est bien nommée; elle coule au milieu d'une végétation merveilleuse, à l'ombre de grands oliviers, dans une vallée couverte de champs et de vergers. À partir de la Teççaout, j'entre dans une région nouvelle: accidents de terrain moins sensibles; sol

---

du 25 février 1885 : « À Entifa, le gouverneur s'est vu dans la nécessité de prendre la fuite à la suite de l'attaque dont il a été l'objet de la part de ses administrés, qui ont détruit et pillé son château.»

<sup>2</sup> Dans ces rochers, on aperçoit de loin une plante curieuse que, dans le cours de mon voyage, j'ai vue en quatre endroits: là; dans les escarpements qui dominent le village d'Ait Saïd (Tàdla); sur les pentes septentrionales du Petit Atlas; dans les territoires des Ilalen et des Chtouks; enfin dans les falaises des Haha, au bord de l'océan Atlantique. Cette plante, la *taçouout*, paraît ne pousser que dans les lieux rocheux.

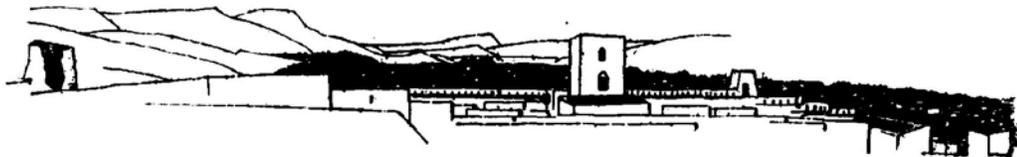
terreux; foule de ruisseaux; nombreux villages; à chaque instant jardins immenses, à végétation superbe, à arbres séculaires : c'est au travers de ce beau pays que je parviens à Demnât. J'entre dans la ville à midi et demie.

Durant toute la journée, beaucoup de monde sur le chemin. Je n'ai point traversé d'autre cours d'eau important que l'Ouad Teççaout : il avait 15 mètres de large et 50 centimètres de profondeur; eaux claires; courant rapide; lit de galets; berges de terre, en pente douce, de 1 mètre à 1,50 m de hauteur.

### 6 et 7 octobre.

Séjour à Demnât. Cette ville est le siège d'un qaïd qui gouverne la province de Demnât; celle-ci a pour limites: au nord, les Srarna; à l'est, les Entifa et les Aït b Ououlli; au sud, les pentes supérieures du Grand Atlas; à l'ouest, les Glaoua et les Zemrân.

Demnât est entourée d'une enceinte rectangulaire de murailles crénelées, garnies d'une banquette et flanquées de tours; le tout est en bon état, sans brèches ni portions délabrées. Trois portes donnent entrée dans la ville. La qaçba a son enceinte à part et est bordée de fossés; ceux-ci, les seuls que j'aie vu au Maroc, ont à 8 mètres de large, 4 ou 5 de profondeur et sont en partie remplis d'eau. Au milieu de ce réduit, s'élèvent la mosquée principale et la maison du qaïd. Murailles, qaçba, mosquées, maisons, toutes les constructions de la ville sont en pisé; rien n'est blanchi, sauf la demeure du qaïd et le minaret qui l'avoisine. Le reste est de la couleur brun sombre qui distingue les habitations depuis Bou el Djad. L'intérieur de l'enceinte est aux deux tiers couvert de maisons, en bon état, quoique mal bâties. Le dernier tiers est occupé partie par des cultures, partie par la place du marché: point de terrains vagues, point de ruines; en somme, air prospère. La population est d'environ 3 000 âmes, dont 1 000 Israélites; ceux-ci n'ont pas de mellah; ils habitent pêle-mêle avec les Musulmans, qui les traitent avec une exceptionnelle bonté. Demnât et Sfrou sont les deux endroits du Maroc où les Juifs sont le plus heureux. Il y a d'autres rapprochements à faire entre ces deux villes, dont les points de ressemblance frappent l'esprit: même situation au pied de l'Atlas, à la porte du Sahara; population égale, et composée d'une manière semblable; prospérité presque pareille; même genre de trafic; même caractère doux et poli des habitants; même ceinture d'immenses et superbes jardins. En un mot, ce que Sfrou est à Fâs, Demnât l'est à Merrâkech.



Partie occidentale de la ville et des Jardins de Demnât.  
(Vue prise de la synagogue principale.) Croquis de l'auteur

Le commerce de Demnât est le suivant: les tribus de l'Atlas et du Sahara (Dades, Todra) viennent s'y approvisionner de produits européens et d'objets fabriqués dans les villes marocaines, tels que cotonnades, sucre, thé, parfumerie, bijouterie, belras; elles y cherchent aussi des grains, mais en petite quantité: en échange, elles apportent des peaux, des laines et des dattes, que les habitants de Demnât expédient à Merrâkech. Ce commerce, florissant autrefois, a fait la ri-

chesse de la ville: il est en décadence depuis quatre ou cinq ans. A cette époque, le sultan envoya un amin d'une rapacité telle que le trafic ne fut plus possible: tout ce qui passait les portes de la cité était, quelle qu'en fut la provenance, frappé d'un droit arbitraire si élevé que bientôt les tribus voisines et les caravanes du sud désertèrent ce marché, et se portèrent en masse sur Merrâkech, où elles se fournissent à présent.

Demnât est entourée de toutes parts d'admirables vergers, les plus vastes du Maroc. Au milieu d'eux sont disséminés une foule de villages se touchant presque, qui forment comme des faubourgs de la ville. Ces jardins sont renommés au loin; leur fertilité, leur étendue, la saveur et l'abondance de leurs fruits, les excellents raisins qui s'y récoltent sont légendaires.

Presque contigus aux vergers de Demnât, s'en trouvent d'autres très célèbres, que nous avons traversés en venant: ceux d'Aït ou Aoudanous. Ils rappellent un triste exemple de la rapacité du sultan et de la malheureuse condition de ses sujets. Ces jardins, domaine immense et merveilleux, forêt d'oliviers séculaires et d'arbres fruitiers de toute espèce, arrosés par des ruisseaux innombrables, appartenaient, il y a quelques années, à un homme fameux par ses richesses et son luxe, Ben Ali ou El aMhsoub, dont la vaste demeure s'élève encore au sommet d'un mamelon qui les domine. Cette fortune énorme, cette ostentation, ce pouvoir, portèrent ombrage au sultan. Soit pure cupidité, soit crainte de l'influence croissante d'un homme aussi puissant, il le fit une nuit surprendre, saisir, emmener: on le jeta en prison dans l'Ile de Mogador. En même temps, ses biens furent confisqués et réunis à ceux de la couronne. J'appris plus tard à Mogador que le malheureux Ben Ali, qu'on y connaissait sous le nom d'El Demnâti, avait, après plusieurs années de captivité, obtenu sa liberté au prix de tous ses biens. Mais il n'en jouit pas. Au sortir de prison, à la porte de Mogador, il mourut.

### 8 octobre.

Départ à 8 heures et demie du matin. D'ici à Zaouia Sidi Rehal, je serai encore en blad el makhzen; région sûre; un guide suffit. La route longe constamment la lisière d'une vaste plaine qui s'étend au pied du Grand Atlas. Sol terreux et uni. À gauche, sont les premières pentes de la montagne, pentes assez douces, partie nues ou couvertes de palmiers nains, partie boisées; d'aucun point on ne distingue les crêtes. A droite, on ne voit qu'une immense plaine s'allongeant à perte de vue vers l'ouest; elle est bornée à l'est par les masses lointaines et grises du Moyen Atlas, au nord par les collines éloignées des Rhamna, qui séparent les bassins de l'Oumm er Rebia et de la Tensift. Jusqu'à la Teççaout Tahtia, la plaine est couverte de pâturages, et une foule de villages entoures de bois d'oliviers la sèment de points sombres; ces vastes étendues pleines de troupeaux, ces innombrables oasis de verdure, forment un beau tableau de paix et d'abondance. A partir de la Teççaout, les oliviers diminuent; bientôt ils cessent: en même temps, les pâturages font place à des cultures. A 6 heures du soir, j'arrive à Zaouia Sidi Rehal. Au loin, dans le disque enflammé du soleil couchant, on aperçoit la haute tour de Djama el Koutoubia, mosquée de Merrâkech.

Durant toute la journée, beaucoup de monde sur la route. Un seul cours d'eau important: l'Ouad Teççaout Tahtia (eaux claires et courantes de 20 mètres de large et de 30 à 40 centimètres de profondeur, coulant sur un lit de galets trois fois plus grand, entre deux berges rocheuses, tantôt à 1/1, tantôt à 1/2).

Zaouia Sidi Rehal est une bourgade du territoire des Zemrân; entourée de murs bas sans prétentions militaires, bâtie en pisé, elle a environ 1 000 habitants; au milieu s'élèvent une belle qoubba, où reposent les restes de Sidi Rehal et une zaouia, où vivent les marabouts ses descen-

dants; ces derniers sont fort vénérés dans le pays : de toutes les tribus voisines, des Zemrân, des Rhamna, des Srarna, de Demnât, de Merrâkech même, on les visite, on leur apporte des offrandes. En dehors de l'enceinte musulmane, formant un faubourg isolé, se trouve un petit mellah. Jardins peu étendus.

#### 4°. - DE ZAOUIA SIDI REHAL A TIKIRT.

##### 9 octobre.

Quoique blad el makhzen, le pays n'est pas assez sûr pour marcher sans zetat; mais un seul homme suffit. Je trouve sans peine quelqu'un pour m'escorter. Départ à midi et demi. Un cours d'eau sort ici même du Grand Atlas. C'est l'Ouad Rdât. Il prend sa source au sommet de la chaîne, à la dépression considérable appelée *Tizi n Glaoui*, et en descend dans une direction perpendiculaire aux crêtes; cette rivière trace ainsi une route courte et facile pour franchir la chaîne. Je m'y engage. Jusqu'au Tizi, je resterai dans le bassin de l'ouad, et pendant la plus grande partie du trajet j'en suivrai le cours. De Sidi Rehal aux environs de Zarakten, où je quitterai la vallée de l'Ouad Rdât, celle-ci présente le même aspect: le fond n'en a jamais plus de 100 mètres de large, le plus souvent il a beaucoup moins; les flancs sont habituellement des talus boisés à 1/1, quelquefois des murailles rocheuses presque à pic. C'est lorsque les pentes de ces flancs sont les plus raides que le fond est le plus large, lorsqu'elles sont les plus douces qu'il est le plus étroit. Tantôt ce dernier est couvert des galets, des blocs de roche qui forment le lit de la rivière: dans ces points croissent, entre les pierres, des lauriers-roses et des pins; ailleurs il y a un peu de terre: on trouve alors des jardins, avec des figuiers et des oliviers. De même pour les flancs. Moitié terre, moitié grès, ils sont la plupart du temps escarpés et couverts de forêts où se mêlent les lentisques, les tiqqi, les teïda et les teceft. Mais aux rares endroits où les côtes sont moins abruptes, on rencontre des villages, et à leur pied, des cultures et des vergers. Les villages sont disposés en long: chacun forme plusieurs groupes, échelonnés dans le sens de la vallée. Les plantations s'étagent au-dessous, disposées par gradins; de petits murs retiennent la terre. Les champs sont des champs d'orge et de maïs; des figuiers, des grenadiers, des oliviers, de la vigne, et surtout une foule de noyers les ombragent: le noyer apparaît ici pour la première fois; cet arbre abonde sur les deux versants du Grand Atlas; je ne l'ai pas vu ailleurs. Telle sera la vallée de l'Ouad Rdât jusque auprès de Tagmout, où je la quitterai. Le chemin tantôt en suit le fond, tantôt serpente sur ses flancs; il est presque partout raide et pénible, difficile en peu d'endroits. Aujourd'hui, je fais une étape très courte: je m'arrête à Enzel, village de 600 habitants, où je passerai la nuit; il n'est que 3 heures lorsque j'y arrive.

Durant le trajet, beaucoup de monde sur la route. L'Ouad Rdât avait, à Zaouïa Sidi Rehal, 6 mètres de large et 20 centimètres de profondeur; les eaux en étaient claires et courantes, légèrement salées; elles coulaient au milieu d'un lit de galets de 60 mètres, bordé de berges de terre d'un mètre. Cette rivière est, m'affirme-t-on, un affluent de la Tensift: elle s'y jetterait après avoir arrosé le territoire des Zemrân et celui des Glaoua.

Cette dernière tribu est celle où je suis entré en sortant de Zaouia Sidi Rehal; un qaïd nommé par le sultan la gouverne; il réside à Imaounin, dans le Telouet: son autorité réelle s'étend sur les Glaoua et sur le Ouarzazat, son pays natal; son pouvoir nominal va jusqu'aux Aït Zaïneb, son influence jusqu'à Tazenakht et jusqu'au Mezgita. La première seule de ces trois régions est considérée comme blad el makhzen; seule elle fournit des soldats et paie l'impôt: les deux autres

sont blad es siba. Cependant, dans la seconde, la parole du qaïd est prise en considération; mais à condition qu'il ne réclame que des choses faciles, ne coûtant rien aux habitants; il ne se hasarderait pas à leur en demander d'autres, sachant que ce serait provoquer des refus; il ne se mêle en aucune façon de leur administration, de leurs différends, des guerres qu'ils peuvent se faire entre eux; mais son anaïa est respectée: des gens de sa maison, esclaves ou mkhaznis, peuvent servir de zetats ; on voyage en sûreté sous sa protection. Il n'en est plus de même dans la troisième région: la suprématie, même nominale, du sultan n'y est pas reconnue ; tout ce que peut faire le qaïd est d'entretenir des rapports d'amitié avec les chefs des deux grandes maisons voisines, les chikhs de Tazenakht et du Mezgita. Il ne saurait servir de zetata sur leurs territoires, mais ses lettres assureraient un bon accueil auprès d'eux. Au delà, ni son nom ni celui du makhzen ne sont connus.

Le commerce des Glaoua est actif : il consiste presque uniquement en l'échange des grains du nord contre les dattes du Dra. Deux marchés dans la tribu: le Tenin de Telouet et le Khemis d'Enzel. Les Glaoua sont Imaziren de langue comme de race, ainsi que toutes les tribus que je verrai dans les massifs du Grand et du Petit Atlas: de Zaouïa Sidi Rehal à Tisint, la première oasis que j'atteindrai, il n'y a pas un seul Arabe. Ici apparaît pour la première fois un vêtement original, d'un usage universel chez les Glaoua, dans le Dra, dans le bassin du Sous, dans la chaîne du Petit Atlas; c'est le *khenif* : qu'on se figure une sorte de bernous court, de laine teinte en noir, avec une large tache orange, de forme ovale, occupant tout le bas du dos; cette sorte de lune si étrangement placée est tissée dans le bernous même, et les bords en sont ornés de broderies de couleurs variées; le bas du bernous est garni d'une longue frange, le capuchon d'un gros gland de laine noire. La plupart des hommes, enfants et vieillards, Musulmans et Juifs, portent ce vêtement; les autres se drapent; dans des haïks de laine blanche. On garde le sommet de la tête nu, comme dans le reste du Maroc; mais la bande, large ou étroite, qui se roule d'habitude à l'entour, au lieu d'être de cotonnade blanche, est de laine noire. Les belras se remplacent fréquemment par des sandales. On ne voit plus de sabres qu'aux cavaliers : ces armes sont donc peu nombreuses, les chevaux étant rares dans le Grand comme dans le Petit Atlas. On cesse de porter la poudre dans des poires: on la met dans des cornes. Ce sont, soit des cornes naturelles à armatures de cuivre, soit, plus souvent, des cornes en cuivre ciselé; elles ne manquent pas de grâce; des sachets de cuir pour les balles s'y attachent. Ce modèle, en usage dès les premières pentes septentrionales du Grand Atlas, est le seul employé dans cette chaîne et dans tout le sud: il n'y a que deux exceptions; nous les signalerons plus tard; l'une est vers l'est, dans le bassin du Ziz, l'autre vers l'ouest, dans le Sahel.

### 10 octobre.

D'Enzel à Tagmont, je suis la vallée de l'Ouad Rdât, telle que je l'ai décrite hier. Parti à 5 heures du matin, j'arrive à 11. Chemin faisant, je passe auprès des ruines d'un pont attribué par les uns aux Chrétiens, par les autres à es Souldân el Akheul : on cite toujours ces deux noms au Maroc dès qu'il s'agit d'ouvrages dont on ne connaît pas les auteurs ; ce pont, dont il reste quatre arches en pierre, s'élève sur la rivière au point de jonction des chemins de Merrâkech et de Zaouïa Sidi Rehal. Il me paraît d'origine musulmane. Plusieurs gros villages jalonnent la route: les deux principaux sont Ifsfes (600 habitants) et Zarakten (800 habitants). L'Ouad Ifraden, le seul que je traverse, est un ruisseau de 2 mètres de large; les eaux en sont salées, comme toutes celles des environs: les flancs mêmes de la montagne sont par endroits blancs de sel. Durant cette matinée, de hauts massifs ne cessent de se dresser de tous côtés au-dessus de ma tête : vers le sud, au milieu d'une longue crête, j'aperçois l'échancrure du Tizi n Telouet et, à sa gauche, la cime rose de

l'Adrar n Iri dominant toutes les autres. Du monde passe sur le chemin. Beaucoup de gibier; quantité énorme de perdreaux : tout le long de la route, j'en vois courir à mes pieds; ils se lèvent rarement; on ne les chasse pas : quand les habitants veulent en manger, ils en tuent à coups de pierres.



Adrar n Iri et Tizi n Telouet. (Vue prise d'Isfez) Croquis de l'auteur

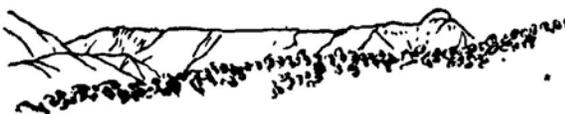
### 11, 12, 13 octobre.

Séjour à Tagmout. Le village a 800 ou 900 habitants. Situé sur le bord de l'Ouad Adrar n Iri, il est fractionné en plusieurs groupes qui s'espacent sur les premières pentes du flanc gauche de la vallée, au milieu de cultures et de jardins: ceux-ci occupent aussi une partie du fond, qui a ici 60 mètres de large.



Portion supérieure de Tagmout et vallée de l'Ouad Adrar n Iri.  
(Les parties ombrées sont boisées.) (Vue prise d'un groupe de maisons de Tagmout situé en aval.)  
Croquis de l'auteur.

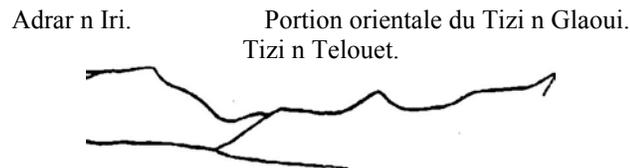
Tagmout compte parmi les Aït Roba : cette fraction se compose de tout ce qui habite sur le cours de l'Ouad Adrar n Iri. Zarakten forme une autre fraction, Enzel une autre encore. Les villages de ce versant sont d'aspect misérable: les maisons, de pierre et couvertes en terrasse, sont mal bâties; elles n'ont qu'un rez-de-chaussée, parfois à demi enfoncé dans le sol.



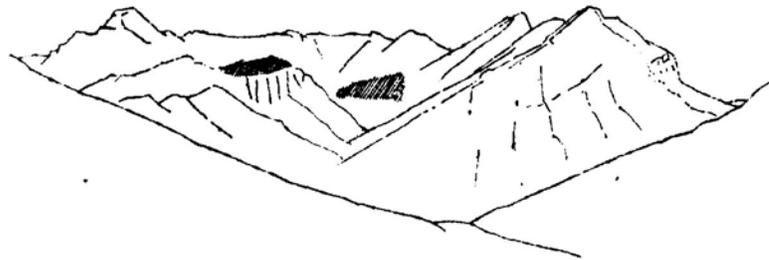
Adrar n Iri. (Vue prise de Tagmout.) Croquis de l'auteur.

**14 octobre.**

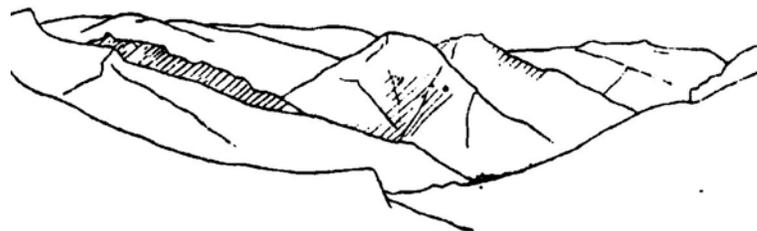
Départ à 6 heures du matin. Un zetat m'escorte. La route d'aujourd'hui peut se diviser en quatre portions. 1° De Tagmout à Titoula Tahtia : chemin extrêmement difficile; montées très raides à travers les pierres ; région déserte ; sol rocheux, tantôt nu, tantôt boisé. 2° De Titoula Tahtia à Titoula Fouqia : on retrouve le cours de l'Ouad Adrar n Iri, appelé aussi dans cette partie Ouad Titoula; on le suit : les premières pentes et le fond de la vallée sont couverts de villages et de cultures ; orges et maïs, ombragés de noisetiers, de trembles, surtout de noyers; ce fond de vallée a peu de largeur : les cultures ne s'étendent en tout que sur quarante mètres; au milieu d'elles coule le ruisseau, qui ne cesse pas d'avoir de l'eau: les flancs sont en pente douce au pied, escarpés vers le sommet, rocheux partout; plus on avance, plus la pierre nue apparaît, plus les arbres sont clairsemés: chemin facile.



Adrar n Iri et Tizi n Telouet. (Vue prise du chemin de Tagmout à ce col.) Croquis de l'auteur.



Adrar n Iri.  
(Les parties ombrées sont boisées).  
(Vue prise du chemin de Tagmout au col de Telouet.) Croquis de l'auteur.



Village d'Ider. (Les parties ombrées sont boisées).  
(Vue prise du chemin de Tagmout au col de Telouet, en amont d'Ider.) Croquis de l'auteur.

3° De Titoula Fouqia au col Tizi n Telouet, où je franchis la crête supérieure du Grand Atlas: l'eau tarit dans l'ouad, les cultures cessent, les habitations ont disparu: désert de pierre: de tous côtés s'élèvent de hautes montagnes de grès; plus un arbre, plus une plante, plus un brin de verdure; tout est roche: le chemin, sans être difficile, est très raide et très pénible; on monte lentement vers le col. Il est atteint à 4 heures du soir. Je me trouve à 2 634 mètres au-dessus du niveau de la mer. Un panorama immense s'étend devant mes yeux. Je suis frappé d'abord de l'aspect monta-

gneux de la contrée que je vais aborder: ce ne sont que chaînes s'étageant les unes derrière les autres jusqu'au bout de l'horizon; puis de son air triste et désolé: tout est nu; tout est roc; pas un grain de sable ni une motte de terre; de longues côtes jaunes, des croupes d'un rouge sombre se succédant à l'infini, immenses solitudes pierreuses, c'est tout ce que distingue l'oeil lorsqu'il se tourne vers le sud du haut du Grand Atlas.



Vue dans la direction du sud, prise du col de Telouet. Croquis de l'auteur.

4° J'entre ici dans la quatrième portion de mon trajet d'aujourd'hui: du Tizi n Telouet à Aït Baddou. On commence par une descente raide: c'est un passage dangereux, comme l'indique son nom, *Taourirt n Imakkeren*, « colline des brigands»; puis on débouche dans la plaine du Telouet; sol plat; bonne terre couverte de cultures. Je m'arrête à 6 heures et demie, près de son extrémité sud, au petit village d'Ait Baddou.

Peu de voyageurs sur la route pendant cette journée. Le Telouet est une fraction des Glaoua : il comprend un certain nombre de villages, semés les uns près des autres dans une petite plaine fertile; l'un d'eux, Imaounin<sup>3</sup>, est la résidence du qaïd, *el Glaoui*.



Col de Telouet, plaine du Telouet et ville d'Aït Baddou. (Vue prise de la plaine du Telouet)  
Croquis de l'auteur.

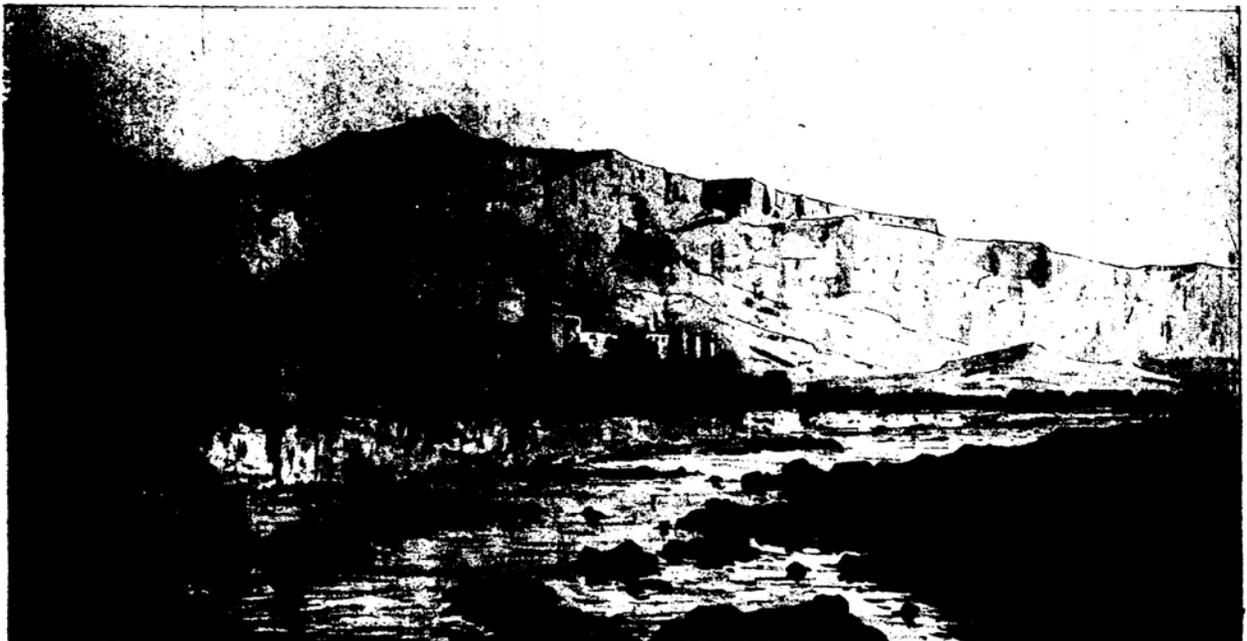
L'extérieur des constructions annonce la prospérité: ce ne sont plus les huttes de l'Ouad Rdât; maisons hautes et bien bâties. Les arbres ne sont pas encore nombreux; on en voit quelques-uns auprès des habitations: ce sont des trembles, des figuiers, des noyers; il pousse aussi des pieds de vigne. Une multitude de ruisseaux descendant de la crête de l'Atlas arrosent le sol. Quelque riante que soit en elle-même cette verte plaine, elle est entourée de toutes parts de montagnes si nues et si désolées que son aspect en est attristé.

---

<sup>3</sup> Imaounin porte aussi le nom de Dar el Qaïd et celui de Dar el Glaoui. Le qaïd des Glaoua n'est point héréditaire; il est nommé par le sultan et change fréquemment; quel qu'il soit, on l'appelle *el Glaoui*. C'est un usage général au Maroc de désigner les gouverneurs du nom de leurs provinces; on dit ainsi : *el Demnâti*, *el Entifi*, etc.

15 octobre.

Départ à 7 heures du matin. Je rentre en bled es siba: m'y voici pour longtemps. Ici le pays ne présente pas grands dangers: un homme suffit aujourd'hui comme escorte. En quittant Aït Baddou, on achève de traverser la plaine du Telouet. Puis on entre dans la région la plus désolée qu'on puisse voir: tout est roche: au-dessus de la tête, on ne voit que murs de pierre; aux pieds, ravins aux parois de grès sans eau ni verdure; les lits à sec sont couverts d'une couche de sel; nulle part la moindre trace de terre ni de végétation. Après trois heures de marche dans cette triste contrée, je débouche tout à coup dans une vallée qui forme avec elle le plus frappant contraste: creusée à pic au milieu de l'immense plateau de pierre qui règne à l'entour, elle présente un aspect aussi riant, aussi gai que les solitudes qui la bordent sont mornes et tristes. Au fond, coule un torrent dont les deux rives sont, sans interruption, garnies de jardins et de cultures; au milieu des figuiers, des oliviers, des noyers, s'élèvent en foule des villages, des groupes de maisons, des tirremts: tout respire la richesse; c'est l'Ouad Dra qui commence: sur ses rives seules, et sur celles des deux rivières qui le forment, je trouverai ces constructions élégantes et pittoresques qui me frapperont désormais: tirremts aux gracieuses tourelles, aux terrasses crénelées, aux balustrades à jour; maisons aux murailles couvertes de dessins et de moulures; qçars dont les enceintes, du pied jusqu'au faite, ne sont qu'arabesques et qu'ornements. Dans ces belles contrées, même la demeure la plus pauvre présente l'aspect du bien-être. Le bas des bâtiments est en pierres cimentées, le haut en pisé; tout est construit avec soin, tout semble neuf; point d'habitation qui n'ait un premier étage; un second est souvent formé par une terrasse couverte, installée au-dessus; partout bonnes portes, volets façonnés et ornés comme aux maisons des villes; toutefois peu de demeures sont blanchies: de loin en loin, quelque zaouia ou les créneaux d'une tirremt; le reste a la teinte brun-rouge du grès et du pisé.



Reboq F. Albert Degardin

Challam-1 atre Bâtit:11

#### TIGERT – (OUAD IOUNIL)

Les jardins et les cultures sont entretenus avec un soin extrême, mais ils forment une bande étroite: aux endroits les plus larges, ils ont 60 mètres; encore ne sont-ils presque jamais en sol

plat; ils s'étagent, les terres soutenues par des revêtements de pierre, des deux côtés de la rivière: celle-ci, l'Ouad Iounil, a 4 mètres de large, un courant très rapide, des eaux claires, salées; elles coulent sur un lit de gravier de 10 mètres, blanc de sel dans les portions à sec. Les flancs de la vallée sont des murailles de grès verticales, creusées sur toute leur longueur de séries continues de cavernes. À ces murailles s'adossent maisons et jardins; dans leur flanc est taillé le sentier que je suis; passage difficile: le chemin n'a nulle part plus de 1,50 m de large: la paroi de roc d'un côté, le précipice de l'autre. Telle est cette vallée, telles sont, me dit-on, toutes celles du voisinage, Ouad el Melh, Ouad Imini, Ouad Iriri, étroits sillons où se concentrent la végétation et la vie, au milieu des immenses déserts de pierre qui forment le versant sud du Grand Atlas. Je ne quitte plus l'Ouad Iounil jusqu'au gîte : un moment, je monte sur le sommet du flanc gauche; un vaste plateau rocheux s'y offre à mes yeux: il s'étend à perte de vue; le thym est la seule plante qui y pousse; les gazelles sont les seuls êtres animés qui y vivent. A 3 heures, je m'arrête à Tizgi, principal village du district de ce nom.



Village de Tizgi et vallée de l'Ouad Iounil.

(Vue prise en amont de Tizgi, à mi-côte du flanc gauche de la vallée.) Croquis de l'auteur.

Peu de voyageurs aujourd'hui sur la route. J'ai traversé deux cours d'eau: l'Asif Marren, appelé aussi Ouad el Melh (lit de 15 mètres de large, à sec); l'Ouad Iounil (eaux de 4 mètres de large et de 30 centimètres de profondeur; courant très rapide).

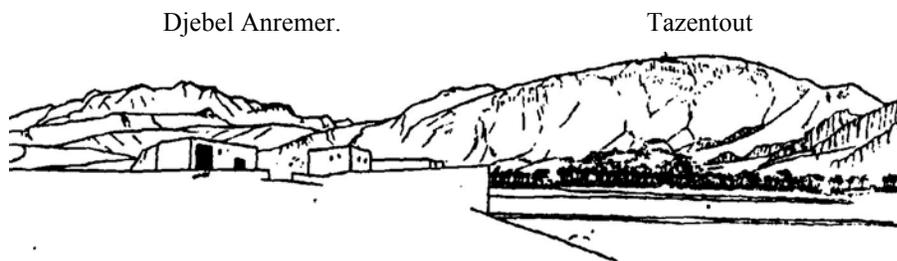
### 16 et 17 octobre.

Séjour à Tizgi. J'ai été frappé, à mon entrée dans la vallée de l'Ouad Iounil, d'un des caractères qui distinguent le bassin du Dra : l'élégance des constructions; j'en remarque ici un autre, plus important: il se rapporte à la race qui occupe le pays. Jusqu'à présent, je n'avais vu que des Imaziren blancs, ceux qu'on appelle *Chellaha*; désormais, une bonne partie de la population se composera d'Imaziren noirs ou bruns, *Haratîn*. Dans tout le bassin du Dra, je les trouverai mêlés aux Chellaha, dans une proportion d'autant plus grande que j'avancerai davantage vers le sud: dans la vallée même de ce fleuve, ils sont si nombreux que le nom de *Draoui* y est synonyme de celui de *Hartâni*; sur ses affluents, ils existent aussi en grande quantité: c'est dans ce bassin qu'ils semblent s'être concentrés; il n'y en a point dans celui du Sous, très peu dans celui du Ziz. Ils présentent les types les plus variés: on en voit qu'on confondrait avec des nègres du Soudan; d'autres ont la couleur des noirs, et les traits des Européens; ou bien les grosses lèvres et le nez épaté des premiers, avec la peau blanche: certains sont dits *Haratîn*, qui, pour un étranger, ne présentent

aucune différence avec les Chellaha. Les physionomies des individus étant aussi diverses, il est difficile d'assigner des caractères distinctifs à la race: on peut dire seulement qu'une couleur café au lait foncé avec des traits presque européens sont ce qu'on rencontre le plus souvent. Les Haratîn se considèrent comme Imaziren au même titre que les Chellaha: ils sont mélangés avec eux dans le fractionnement par tribus; ils appartiennent comme eux aux Seketâna ou aux Gezoula, grandes familles qui, à elles deux, comprennent toutes les tribus entre Sous et Dra et une partie de celles du Sous. Malgré cette égalité politique, malgré cette communauté d'origine reconnue, les Chellaha se regardent comme supérieurs aux Haratîn, et ceux-ci ont le sentiment de l'infériorité. Ils cherchent à se relever en épousant des femmes de couleur claire. « Parle-t-on mariage, dit un proverbe, l'Arabe demande: Est-elle de bonne maison? le Chleuh: est-elle riche? le Hartâni, est-elle blanche? »

### 18 octobre.

Départ à 10 heures et demie. De Tizgi à Tikirt, on ne cesse de suivre le cours de l'Ouad Iounil; une bonne partie du chemin, c'est dans son lit même que l'on marche: ce dernier a ici 15 à 20 mètres de large; la rivière y coule, tantôt en une seule masse de 5 mètres de large et de 30 centimètres de profondeur, tantôt y formant plusieurs bras, tantôt l'inondant presque en entier et étant alors très peu profonde. Depuis sa source jusqu'à son confluent avec l'Ouad Imini, elle a, quelle que soit sa force, cette même manière irrégulière de couler. D'ici à Tikirt, sa vallée peut se diviser en deux portions: l'une jusqu'à son confluent avec l'Asir Marren, l'autre au delà. Dans la première, le fond reste ce qu'il était au-dessus de Tizgi, large de 50 à 60 mètres, couvert de cultures, ombragé de beaucoup d'arbres. Les deux flancs sont toujours de grès rouge et très hauts: cependant ce ne sont plus des murailles perpendiculaires, si ce n'est à leur partie supérieure, où se voient des cavernes; le pied est à 2/1 d'abord, puis à 1/1. Les flancs n'avaient, de Tiourassin à Tizgi, livré passage à aucun affluent. Dans cette nouvelle région, ils laissent accès à plusieurs; ce sont autant de points où la vallée s'élargit et où les jardins s'étendent. A 1 heure et demie, j'atteins Tamdakht, village en face duquel l'Asif Marren se jette dans l'Ouad Iounil. La vallée change d'aspect: le fond s'agrandit et prend une largeur de 300 mètres: il est couvert de cultures; les cultures qu'on voit d'ici à Tikirt n'ont aucune ressemblance avec celles d'auparavant: jusqu'à présent, une foule d'arbres ombrageaient les champs; désormais on n'en verra plus, excepté aux abords des villages; encore y sont-ils peu nombreux et parfois manquent-ils. La rivière coule dans un lit de 40 mètres de large, moitié vase, moitié galets, dont l'eau n'occupe qu'une faible partie. Les flancs, tout en restant rocheux, s'abaissent peu à peu, le droit surtout; il diminue graduellement, et disparaît à quelque distance de Tikirt. Le flanc gauche conserve une hauteur minima de 150 mètres au-dessus du niveau de la vallée, mais ses pentes deviennent de plus en plus douces; sa couleur change: il n'a plus le rose ou le rouge du grès, mais une teinte blanche qu'il gardera jusque auprès de Tikirt; là, variant de nouveau, il deviendra noir et luisant: à partir d'ici, plus de cavernes. En face de Tikirt, s'étend une plaine triangulaire où confluent les ouads Iounil et Imini; très plate, à sol de vase desséchée, elle se cultive en automne et est inondée en hiver. A l'extrémité de la plaine, un étroit kheneg, se creusant entre les roches noires des montagnes, donne passage à la rivière. Un peu plus haut, un spectacle nouveau réjouit mes yeux: un bois de palmiers entoure le village de Tazentout; c'est le premier que je voie: on approche du Sahara. A 5 heures, je parviens à Tikirt, où je m'arrête.



Djebel Anremer et village de Tazentout (Vue prise du mellah de Tikirt.) Croquis de l'auteur.

Peu de voyageurs sur le chemin, quoique le pays soit très habité. L'Ouad Imini, que j'ai traversé avant d'arriver, a 9 mètres de large et 30 centimètres de profondeur; peu de courant; il coule au milieu d'un lit de gros galets, large d'environ 700 mètres. Cette rivière est moins considérable comme volume d'eau que l'Ouad Iounil, qui, deux heures plus haut, avait, avec un courant très rapide, la même profondeur que lui et une largeur de 10 mètres.

#### 5°. - SÉJOUR A TIKIRT.

Parmi les pays indépendants, ceux du sud du Grand Atlas présentent, en leur organisation sociale, des différences avec ceux du nord. Dans ceux-ci, une seule unité, la tribu; un seul état social, l'état démocratique; aucun lien n'unit les tribus entre elles. La tribu est une grande famille avec ses subdivisions naturelles, tente ou maison, douar ou village, groupe de plusieurs centres habités, et ainsi de suite; le fractionnement est d'autant plus grand que la tribu est plus nombreuse. Chaque groupe se gouverne à part comme bon lui semble, au moyen d'une assemblée où chaque famille est représentée, *djemaa* en arabe, *anfaliz* en tamazirt. Quelques hommes y ont souvent la prépondérance, mais sans titre ni droit reconnu. Les affaires concernant la tribu entière se règlent d'après le même principe; les petites tribus réunissent tous leurs membres pour délibérer; dans les grandes, telles que les Zaïan, les Beni Zemmour, les Smâla, où les premières fractions sont elles-mêmes nombreuses et souvent peu unies entre elles, ces fractions se concertent et se décident séparément, s'inquiétant ou ne s'inquiétant pas du parti pris par les autres. Dans certaines tribus, telles que les Aït Atab, les Aït Bou Zid, il y a des *qanoun*, codes de lois, auxquels les habitants sont tenus de se soumettre, et que l'assemblée générale fait respecter. Chez la plupart, cela n'existe pas; les assemblées ne s'occupent point des particuliers; tout leur est permis: s'il s'élève des différends, soit entre familles, soit entre fractions, elles les tranchent entre elles à coups de fusil. Ici, avec la liberté entière, la division à l'infini, la désunion complète; là, avec un peu plus d'ordre et d'unité, c'est toujours la démocratie absolue. Les différentes tribus n'ont d'autres relations que les guerres et les alliances qu'elles font momentanément entre elles.

Au sud du Grand Atlas, nous trouvons trois unités: la tribu, le village, le district; deux liens entre elles, la confédération et le vasselage; deux états sociaux, le gouvernement par des chefs héréditaires et le régime démocratique. La tribu se rencontre et parmi les Imaziren et parmi les Arabes, avec son fractionnement naturel, le même en tous lieux: tels sont les Zenâga, les Aït Jellal, les Aït Seddrât, les Berâber. A côté d'elle se trouvent des villages isolés, sans aucun lien entre eux; ils sont habités, les uns par un mélange de Chellaha et de Harafîn, d'autres par des membres de tribus diverses, d'autres par des cherifs ou des marabouts. Parmi ces villages, quelques-uns restent isolés, comme Qaçba el Djoua, Ilir; la plupart, pour résister aux invasions des tribus voisines, s'unissent entre eux par groupes d'un certain nombre; ils forment ainsi ce que

nous appellerons des districts : tels sont Arba Mia, Tizgi, Ouad Noun, Tisint. Tribus, villages isolés et districts s'unissent entre eux par deux sortes de liens. Le premier est la confédération; elle est formée de la collection de plusieurs de ces unités, quelles qu'elles soient, groupées pour former une masse plus compacte: telle est la confédération du Dâdes, tels sont les nombreuses tribus et les qçars confédérés avec les Aït Amer. Inutile de dire que ces confédérations sont soumises à des changements: tantôt un groupe s'en détache, tantôt un autre s'y joint. Le second lien dont nous avons parlé est une sorte de vasselage : des tribus, des districts, se déclarent vassaux soit d'un chef, soit d'une tribu plus puissante<sup>4</sup>: les vassaux sont tenus à une redevance annuelle, le suzerain s'engage en retour à respecter leurs personnes et leurs biens; là se bornent les obligations mutuelles: c'est ainsi que Tisint, Tatta, sont vassaux des Ida ou Blal, que ceux-ci le sont des Berâber.

Tribus, districts, villages, vivent les uns sous le régime despotique, les autres sous le régime démocratique; les premiers sont gouvernés par des familles où le pouvoir suprême, avec le titre de *chikh*<sup>5</sup>, est héréditaire: tels sont les Aït Amer, les Zenâga, le Mezgîta. L'autorité de ces *chikhs* n'est pas lourde pour leurs sujets; parents plus ou moins proches d'un grand nombre d'entre eux, force leur est de ménager ces alliés naturels; d'ailleurs il est de leur intérêt de n'indisposer personne; ils laissent à leurs administrés grande liberté et ne leur demandent que trois choses: payer une légère redevance, les suivre quand ils font la guerre, ne pas trop se battre, se piller ni se voler entre eux: ce n'est permis qu'avec les étrangers. Pour le reste, licence complète. Tel est, dans le sud du Maroc, ce que, faute d'autre nom, j'appelle le régime despotique.

Quant au régime démocratique, les tribus ou districts qui l'ont adopté le possèdent avec les nuances les plus diverses. Chez les uns, tels que les Ilalen, les Iberqaqen, règne le système établi dans le nord: tribus, fractions, villages, se gouvernent par l'assemblée de tous leurs membres. Ailleurs, comme dans les qçars de Tisint, de Tatta, l'assemblée garde entre ses mains la puissance souveraine et confie le pouvoir exécutif à un *chikh* qu'elle élit; quelquefois elle laisse ce titre longtemps dans la même maison, quelquefois elle le porte sans cesse de l'une à l'autre. Certaines tribus, telles que les Ida ou Blal, les Aït ou Mrîbet, les Isaffen, se divisent en fractions ayant chacune à leur tête une famille où la dignité de *chikh* est héréditaire; tantôt le pouvoir de ces chefs est assez grand, comme chez les Aït ou Mrîbet et les Isaffen; tantôt, comme chez les Ida ou Blal, leur seule prérogative est de conduire leurs frères dans les combats. Enfin il y a un dernier système, spécial aux Berâber, aux Aït Seddrât et aux Imerrân : c'est celui des *chikh el aam*, « *chikhs* nommés pour un an »; les tribus se gouvernent au moyen d'assemblées, mais dans chaque fraction, chaque district, le pouvoir exécutif est entre les mains d'un *chikh* qu'on élit chaque année.

S'il existe dans ces régions une organisation politique plus complète que dans le nord, il ne faudrait pas en conclure qu'il y règne beaucoup plus d'ordre; l'administration intérieure de chaque village se fait assez régulièrement, mais c'est tout; de tribu à tribu, de fraction à fraction, de district à district, de village à village, les guerres sont continuelles; trois motifs en produisent la plupart: entre sédentaires, les contestations au sujet des eaux et des canaux; entre nomades, le pillage injuste de vassaux que l'honneur commande de venger; entre sédentaires et nomades, la cupidité de ceux-ci, qui les porte à attaquer les premiers pour les dépouiller. Je n'ai pas été dans une seule région au sud de l'Atlas, sans y trouver, pour une de ces trois causes, la guerre, soit intestine, soit avec des voisins.

---

<sup>4</sup> Cet acte de vasselage est la *debiha*, dont nous parlerons en détail plus loin.

<sup>5</sup> *Chikh* en arabe, *amrar* en tamazirt.

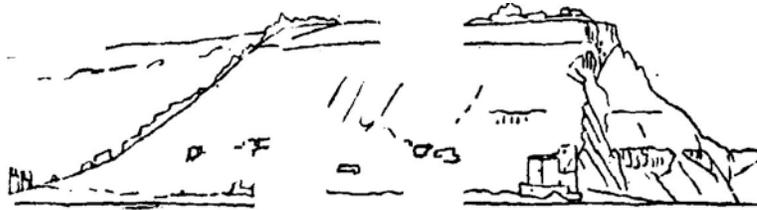
Les divers territoires que j'ai traversés depuis les Glaoua, Assaka, Tizgi, Aït Zaïneb, appartiennent, les premiers à des districts isolés, le dernier à une petite tribu. Les uns et les autres sont indépendants de fait, mais reconnaissent la suzeraineté du sultan. Les marques de soumission qu'ils lui donnent se bornent à l'envoi annuel au Glaoui d'un présent dont la valeur varie entre 50 et 200 francs; de plus, si l'on prend des voleurs, on les expédie à Imaounin. L'Assaka, le Tizgi, se gouvernent par leurs assemblées, *anfaliz*. Les Aït Zaineb ont un chikh héréditaire, Chikh Mohammed, qui réside à Tikirt; il ne domine que sur une partie de sa tribu, celle qui est à l'est d'Imzouren; le reste, Imzouren, Tizgzaouin, Tadoula, s'est depuis peu rangé volontairement sous la domination du chikh de Tazenakht, ez Zanifi : cela s'est fait sans guerre; la bonne intelligence des deux chefs n'a pas été troublée.

Ici le tamazirt est non seulement la langue générale, c'est presque la langue unique: à peine si un homme sur cinq, une femme sur vingt, savent l'arabe.

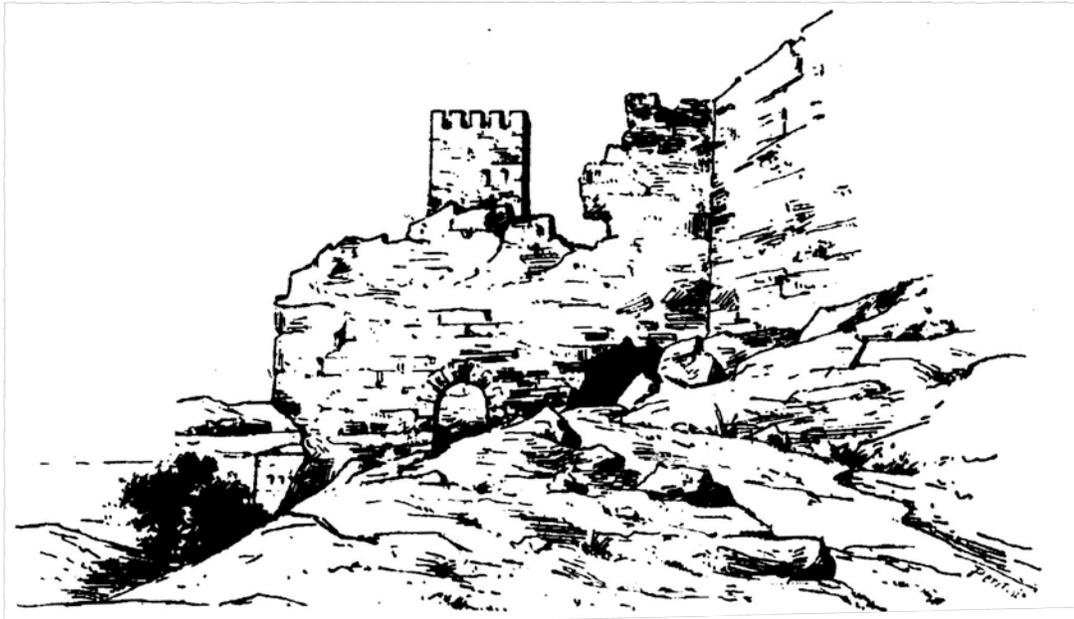
Le costume est le même qu'à l'entrée des Glaoua; mais les femmes, qui dans le nord portaient peu de bijoux, en ont une foule et, en outre, se peignent la figure. Jusqu'ici un fil de verroteries mêlées de grains de corail et de pièces d'argent suspendu au cou, un second placé dans les cheveux, étaient leurs seuls ornements. Désormais elles se couvriront d'énormes colliers d'ambre et de corail, de bracelets, de broches, de diadèmes, de pendants d'oreilles et d'autres volumineuses parures d'argent.

Dans le Grand Atlas, nous avons trouvé le lait et le miel en abondance. Ici il en a été de même; plus loin, ces deux choses seront rares. On cesse de pouvoir se procurer du savon au sud de Tikirt; jusqu'ici on en fabriquait dans toutes les bourgades de quelque importance: c'était une spécialité lucrative des Juifs; au delà des Aït Zaïneb, il ne s'en fait plus, il ne s'en vend plus sur les marchés. Pour laver les vêtements, on se sert de certaines herbes; le blanchissage ainsi obtenu est médiocre.

Je profite de mon séjour à Tikirt pour aller visiter les ruines de Tasgedlt, célèbres dans le pays et objet de mille légendes. Elles se composent d'une enceinte presque carrée, jadis garnie de tours sur tout son développement. Les murailles, épaisses, ont dû être en maçonnerie à la base, en pisé dans le haut. Il en reste peu de chose: une partie des murs s'est écroulée; le reste, très ébréché, tombe chaque jour davantage. La partie sud est la mieux conservée; on y voit 7 ou 8 tours ayant encore 3 à 4 mètres. À l'intérieur de l'enceinte, s'élèvent des monceaux de pierres ne présentant que des débris informes. La forteresse est construite en amphithéâtre sur une côte rocheuse, d'une pente de 1/2, dont elle couvre toute la hauteur; dans sa portion nord, cette côte se transforme brusquement en une muraille verticale où s'ouvrent les bouches de plusieurs cavernes. Une ancienne citadelle, des cavernes, voilà plus qu'il n'en faut aux habitants pour voir ici une trace du passage des Chrétiens. D'ailleurs l'histoire n'est-elle pas là pour prouver la vérité de cette opinion, histoire écrite en des livres qu'on n'a pas pu me montrer, mais dont le contenu est dans la mémoire de chacun. Naguère, il y a bien des siècles, trois princesses, filles d'un roi chrétien, régnaient sur ces contrées: l'une, Doula bent Ouâd, résidait en cette forteresse de Tasgedlt; une autre, Zelfa bent Ouâd, en habitait une semblable, sur les bords de l'Asif Marren, près de Teççaïout; la troisième, Stouka bent Ouâd, une semblable encore à Taskoukt, sur l'Ouad Imini : en ces trois lieux se voient des ruines pareilles. Les Musulmans firent longtemps la guerre aux trois princesses chrétiennes et finirent par les chasser. Il est plus probable que les trois qaçbas sont l'oeuvre d'un même sultan, celui sans doute qui construisit le pont de l'Ouad Rdât.



Ruines de Tasgedlt (Vue d'ensemble, prise du lit de l'Ouad Tidili.) Croquis de l'auteur.



Ancienne porte à l'angle nord de l'enceinte de Tasgedlt.  
(Vue prise du nord-ouest.) Croquis de l'auteur.

Dans cette excursion, je passe auprès du confluent des ouads Iriri et Imini; ils se réunissent dans une plaine triangulaire semblable à celle de Tikirt : même sol vaseux, bas et plat, couvert de cultures, et en hiver inondé; pas d'arbres, si ce n'est quelques-uns auprès des villages; champs d'orge, de blé, surtout de maïs.

Tazentout. O. Idermi. Tikirt. El Mellah. Aït Bou Mhind.



Plaine où s'unissent les ouads Iounil, Iriri et Tidili. (Vue prise du chemin de Tizgaouin à Imzouren.)  
Croquis de l'auteur.

On laboure avec des charrues à soc de fer, traînées par des boeufs; ces derniers sont assez nombreux dans le pays, ainsi que les moutons et les chèvres; depuis le Telouet, on voit quelques

chameaux. L'Ouad Imini, au-dessous du confluent, a peu d'eau, 1,50 m, avec 40 centimètres de profondeur: ce mince filet court au milieu d'un lit de gros galets mesurant plus de 500 mètres d'une rive à l'autre. Plus haut, en face de Tasgedlt, la même rivière a 200 mètres de large et est à sec, non par manque d'eau, mais parce que les habitants la font dériver pour arroser leurs plantations; si je n'en rencontre pas dans l'ouad, je traverse plusieurs larges conduites où elle coule à pleins bords. Chaque tribu, chaque village, a droit à une quantité d'eau déterminée; des traités, des *qanouns* la règlent. Les canaux sont une source de contestations et de querelles fréquentes entre villages et entre fractions. Ces démêlés se vident comme ils se vident tous, par la poudre: en ce moment, les gens de l'Imini et les Aït Touaïa sont en hostilités avec les Aït Zaïneb pour ce motif. Rarement ces guerres sont meurtrières; elles se bornent la plupart du temps à quelques coups de fusil échangés à la frontière.

## 6°. - ADRAR N DEREN ET SIROUA.

« Les montagnes tournent tout autour de notre pays » disent les habitants de Tikirt. En effet, de quelque côté qu'on jette les yeux, on ne voit que massifs sombres. Au sud et à l'est, ce sont les flancs des ouads Iounil d'une part, Imini et Idermi de l'autre, talus rocheux de 150 à 200 mètres de haut, que nous avons décrits. Au nord et à l'ouest, ce sont de très hautes crêtes, la plupart couvertes de neige, se perdant dans les nuages. On distingue de Tikirt plusieurs sommets remarquables et plusieurs cols: Djebel Anremer, Tizi n Telouet, Tizi n Tichka, Tizi n Tamanat, Djebel Tidili, Djebel Siroua. Les premiers appartiennent à la chaîne du Grand Atlas, qu'on appelle ici *Adrar n Deren*<sup>6</sup>; quant au Siroua, c'est le pic culminant d'un massif qui s'élève entre le Grand et le Petit Atlas et sépare le bassin du Sous de celui du Dra.

Voici quelques détails sur ces différents points.

*Djebel Anremer.* C'est de cette montagne que sort l'Ouad Iounil; aussi lui donne-t-on quelquefois le nom de Djebel Ounila. À son sommet est un étang, toujours rempli d'eau, même par les étés les plus brûlants; nul n'en connaît la profondeur; au-dessous, la source de l'Ouad Iounil jaillit au milieu des rochers. Cet étang est un objet de vénération profonde pour les Musulmans des environs. Le premier jour de chaque année, ils y montent en pèlerinage et y immolent des brebis et des chèvres. Souffre-t-on de la sécheresse? les Iounilen, les gens de l'Assaka, les Aït Zaïneb, se cotisent à raison d'une mouzouna par tête, achètent des moutons, et vont les sacrifier sur ses bords.

*Tizi n Telouet.* C'est le col où j'ai franchi le Grand Atlas. Il fait partie du Tizi n Glaoui. On appelle ainsi la forte dépression qui se trouve en face d'ici dans l'Adrar n Deren, et que limitent à l'est le Djebel Anremer, à l'ouest le Djebel Tidili. Ce tronçon de la chaîne porte le nom général de Tizi n Glaoui; il renferme trois cols, ceux de Telouet, de Tichka et de Tamanat.

*Tizi n Tichka.* Col conduisant de la vallée de l'Asif Marren dans celle de l'Ouad Rdât, à Zarakten par exemple. L'Ouad Tichka, qui en descend, se jette dans l'Ouad el Melh, à Imirren. Quand le col de Telouet est encombré par les neiges et que celui de Tichka est, par extraordinaire,

---

<sup>6</sup> *Adrar n Deren*, mot à mot « mont de Deren ». Deren est un nom propre, sans signification. Cette expression est universellement employée ici pour désigner le Grand Atlas; dans le bassin du Sous, elle l'est de même; dans le Dades et au delà, on ne la connaît plus. Elle s'applique donc à toute la portion occidentale de la chaîne, jusqu'au Tizi n Glaoui inclusivement.

praticable, on passe par ce dernier.

*Tizi n Tamanat.* Col donnant accès de la vallée de l'Ouad Imini dans la tribu des Mesfioua. C'est un troisième chemin pour gagner Merrâkech. De ces trois routes, la plus courte est la dernière, mais la plus facile et de beaucoup la plus fréquentée est celle du Tizi n Telouet. L'Ouad Tamanat, qui descend du col, se jette dans l'Ouad Imini.

*Djebel Tidili.* Ce mont, ainsi que ceux qui l'entourent, a le sommet couvert de neige; c'est dans son flanc que l'Ouad Imini prend sa source. A l'ouest du Djebel Tidili, la chaîne se continue par une longue suite de crêtes neigeuses qui se perdent dans les nuages.

*Djebel Siroua.* C'est la plus haute des montagnes voisines, au dire des habitants. Seul parmi elles, il a son sommet couvert de neiges éternelles. Sur les autres cimes visibles d'ici, tantôt la neige persiste l'été, tantôt elle fond, suivant que l'année est plus ou moins chaude. Sur les pentes du Siroua se trouve un col conduisant de la tribu des Aït Tedrart dans le Sous. Les flancs du massif renferment, dit-on, des minerais; les habitants n'en savent pas tirer parti.

Ces montagnes sont toutes également nues, également rocheuses; point d'arbres, point de végétation, rien que des pierres. Point de bêtes fauves, pas d'autre gibier que des gazelles et des mouflons<sup>7</sup>.

Les trois cols du Tizi n Glaoui sont praticables toute l'année; cependant, en hiver, il y tombe parfois une grande quantité de neige: lorsque la couche est trop épaisse pour qu'on puisse franchir la montagne, les voyageurs attendent dans les villages les plus rapprochés du sommet et passent à la première éclaircie. Il en est de même des cols qui, plus à l'est, mettent en relations Demnât et les Haskoura, Ouaouizert et l'Oussikis.

## 7°. - QUELQUES MOTS SUR L'ATLAS MAROCAIN.

Nous sommes ici en plein coeur de l'Atlas. Il est temps de donner quelques détails sur la façon dont nous comprenons le système montagneux du Maroc.

Les montagnes du Maroc se composent pour nous de deux massifs distincts, séparés par une large trouée. Ce sont: d'abord le massif de l'Atlas, qui le traverse tout entier dans sa plus grande longueur, du sud-ouest au nord-est; puis le massif Rifain qui, commençant vers Nemours, longeant la côte jusqu'à Ceuta, percé par le détroit de Gibraltar, décrit une large courbe et se retrouve en Espagne, dans la Sierra Nevada.



<sup>7</sup> Mouflons à manchettes. C'est l'animal que les Arabes appellent aroui, et les Imuiren *aoudad*. Ce gibier est le seul qui se rencontre dans les déserts pierreux du Petit Atlas et dans le Bani. J'ai vu des mouflons apprivoisés à Tuenakht et à Tiliot.

Ces deux longs massifs aux lignes courbes, partant presque d'un point commun et allant en divergeant, ressemblent aux ondes d'un courant marin qui se diviserait vers Tlemsen en deux bras, dont le principal continuerait à suivre la direction générale du courant primitif en fléchissant un peu vers le sud, tandis que l'autre, secondaire, s'élancerait vers l'ouest, puis tournerait brusquement vers le nord et de là vers l'est. La démarcation entre les deux massifs est très nettement dessinée: de Lalla Marnia à Fâs, une large trouée les sépare: plaine d'Angad jusqu'à la Moulouïa, même plaine se prolongeant sous d'autres noms jusqu'à l'Ouad Innaouen, vallée de cette rivière jusque auprès de Fâs. A partir de cette ville, la trouée s'élargit encore; c'est la vallée du Sebou, qui va en s'épanouissant jusqu'à la mer.

Nous ne nous occuperons point du massif Rifain, dont nous n'avons vu qu'une petite portion. Il semble d'ailleurs bien représenté sur la carte de M. le capitaine Beaudoin, qui avait recueilli, sur cette contrée en particulier, un nombre considérable de renseignements. De plus, les levés de nos officiers d'état-major en comprennent une partie, s'étendant de Nemours à la Moulouïa, région qui est connue par conséquent avec exactitude.

Quant au massif de l'Atlas, nous l'avons traversé deux fois dans tout son ensemble, et nous avons parcouru en quelques détails certaines de ses parties. Nous allons essayer de le décrire tel qu'il nous paraît être.

Expliquons d'abord les termes dont nous nous servons. Le nom d'Atlas, appliqué primitivement par les anciens aux seules cimes neigeuses qui s'élèvent au centre du Maroc, a été étendu ensuite par quelques écrivains latins à l'ensemble du massif qui traverse le Magreb. On lui a conservé cette signification; le large dos qui commence à l'Océan entre Mogador et l'embouchure du Dra et finit à la Méditerranée au cap Bon, après avoir traversé le Maroc, l'Algérie et la Tunisie, porte encore aujourd'hui le nom général d'Atlas. On peut le distinguer en Atlas Marocain, Atlas Algérien, Atlas Tunisien. Cette division est la seule qu'il comporte<sup>8</sup>. Quant aux termes de Grand et de Petit Atlas, ils s'appliquent uniquement à certaines parties de l'Atlas Marocain: ainsi l'entendait Ptolémée, qui s'est servi le premier de ces expressions: il les emploie pour désigner deux chaînes déterminées de ce massif. Nous nous conformerons en partie à sa nomenclature, réservant ces noms pour les deux chaînes du Maroc auxquelles ils paraissent le mieux s'appliquer.

L'Atlas Marocain se compose essentiellement de trois chaînes parallèles: l'une très haute, presque toujours couronnée de neige; elle est connue depuis longtemps sous le nom de Grand Atlas: nous le lui conserverons; une autre, au sud de celle-ci, suivant une direction parallèle, mais moins élevée: nous l'appellerons Petit Atlas; ces deux chaînes, les deux seuls hauts massifs visibles de la côte<sup>9</sup>, étaient sans doute celles qu'on avait signalées à Ptolémée, quoique dans ses écrits il en ait interverti l'ordre; la troisième, ne commençant que loin dans l'intérieur, a dû lui être inconnue: elle est située au nord du Grand Atlas; moins élevée que ce dernier, elle l'est plus que le petit: nous l'appellerons Moyen Atlas, nom correspondant à sa hauteur.

Il y a nécessité à donner à ces chaînes des appellations tirées de notre langue, aucune d'elles n'en possède dans le pays. Chaque sommet, chaque col, chaque vallée, a un nom spécial; nulle part il n'est de nom qui désigne l'ensemble d'une chaîne. C'est facile à expliquer: le Marocain ne voyage pas; il connaît les montagnes de son pays, mais ne connaît qu'elles; il ne sait pas si elles

---

<sup>8</sup> Voir, sur ce sujet, *Géographie de l'Algérie*, par M. O. Mac Carthy, Préliminaire.

<sup>9</sup> C'est prouvé par le travail de M. le lieutenant W. Arlett : *Description de la côte d'Afrique depuis le cap Spartel jusqu'au Cap Bojador*. (*Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, 1837, janvier.)

se lient à d'autres, il ne le demande pas : dans ces conditions, les noms particuliers suffisent et peuvent seuls exister. Une seule chaîne en a un général, encore ne le possède-t-elle que sur une partie de sa longueur: le Grand Atlas, du Haha à l'extrémité orientale du Tizi n Glaoui, porte le nom d'Adrar n Deren. Cette appellation s'appliquant à peine à la moitié de la chaîne, nous ne pouvons nous en servir. Force nous est d'adopter pour tout le massif des noms de convention.

L'Atlas Marocain, avons-nous dit, paraît formé essentiellement de trois chaînes parallèles, dont l'orientation approximative serait de l'ouest-sud-ouest à l'est-nord-est: nous les avons appelées Grand Atlas, Moyen Atlas et Petit Atlas.

1° *Grand Atlas*. - Des trois chaînes, c'est de beaucoup la plus connue: visible de Merrâ-kech, visitée par plusieurs voyageurs, explorée dans sa partie occidentale par MM. Hooker et Bali, franchie au nord de Taroudant par M. le docteur Lenz, auprès des sources du Ziz par Caillé et par M. Rohlf, nous l'avons nous-même passée en trois points, vers le centre, au col des Glaoua, à son extrémité ouest, entre Agadir Irir et Mogador, et non loin du point où elle expire vers l'est, à hauteur de Qçâbi ech Cheurfa. De plus, nous en avons longé le pied sur presque toute sa longueur, le pied nord de Misour (Moulouïa) à Qçâbi ech Cheurfa et de Ouauizert à Zaouia Sidi Rehal, le pied sud d'Agadir Irir aux Menâba et du Dâdes au Qçar es Souq. C'est une longue chaîne non interrompue, mais percée d'un grand nombre de cols (col de Bibaouan, Tizi n Ouichdan, Tizi n Tamejjout, etc., débouchant dans la vallée du Sous; Tizi n Tamanat, Tizi n Tichka, Tizi n Telouet, Tizi n Amzoug, Tizi n Tarkeddit, Tizi Aït Imi, Tizi Ou Rijimt, etc., débouchant dans la vallée du Dra; Tizi n Telremt, débouchant dans la vallée du Ziz; Tizi n Tanslemt, débouchant dans la vallée du Gir). Les principales altitudes observées sont: 1250 m (col de Bibaouan, M. Lenz) ; 3350 m (mont Teza, M. Hooker) ; 3475 m (mont Miltsin, Washington); 3500 m, 4 (col de Tagherot, M. Hooker); 2634 m (col de Telouet, au point où nous avons franchi la chaîne chez les Glaoua); 2 152 m (col de Telremt, où nous l'avons passée près d'El Qçâbi). Partout, j'ai vu le faite du Grand Atlas couvert de neige, excepté à la grande dépression du Tizi n Glaoui: à juger d'après la hauteur de la portion blanche, la partie la plus élevée de la chaîne serait celle qui est située au nord du Dâdes, du Todra, du Reris, du pays de Ziz. Dans ce groupe, le massif du Djebel El Aïachi domine de beaucoup les autres sommets. Est-il le point culminant du Grand Atlas ? Il le semble; rien ne le prouve. La neige commence sur la chaîne, vers l'ouest, à l'orient du col de Bibaouan ; elle y finit, vers l'est, aux dernières pentes du Djebel El Aïachi : après ce massif, il n'y en a plus trace. De Bibaouan à l'Océan, le Grand Atlas s'abaisse rapidement. Au-delà du Djebel El Aïachi, il décroît d'une façon continue et finit par expirer dans le Dahra. Où exactement ? A quelle distance du Djebel El Aïachi ? Nous ne le savons pas. La crête du Grand Atlas paraît être une arête et non un plateau. Elle ne présente l'aspect d'une ligne uniforme que vers ses extrémités orientale et occidentale, où elle est dépourvue de neige; partout ailleurs, elle se découpe en nombreuses dentelures. Le versant nord est en général boisé; le versant sud est nu, pure roche, dans les bassins du Dra, du Ziz et du Gir, en partie boisé dans celui de l'Ouad Sous. Les forêts renferment, dit-on, d'abondant gibier, sans aucune bête féroce.

2° *Moyen Atlas*. - Cette chaîne est de beaucoup la moins connue. Du col de Telremt, nous en avons entrevu une portion : c'était une longue crête uniforme couverte de neige, se relevant en un point pour former un pic, le Djebel Tsouqt, et finissant brusquement par une haute falaise, le Djebel Oulad Ali. Où commence cette chaîne ? Où finit-elle ? On ne saurait le dire d'une façon certaine. Pour nous, elle commence au nord de Demnât, à la trouée de la Teççaout, où ses dernières pentes viennent se confondre avec celles du Grand Atlas. C'est elle que traverse l'Ouad el Abid dans le long kheneg qu'il se creuse, c'est elle qui borne au sud la plaine du Tadla et qui sé-

pare sur toute leur longueur les bassins de l'Oumm er Rebia et de l'Ouad el Abid, c'est elle que nous avons franchie en allant de Qaçba Beni Mellal à Ouaouizert : elle n'avait là, au col, que 1529 m d'altitude; les sommets pouvaient être à 1 900m. La chaîne commençait; depuis Demnât, elle ne cesse de s'élever jusqu'au Djebel Tsouqt, qui paraît en être le point le plus haut. Où finit-elle ? S'arrête-t-elle brusquement, comme elle le semble, au Djebel Oulad Ali et au Djebel Reggou ? Nous ne le pensons pas. Pour nous, la trouée subite qui se trouve à l'est de ces monts est un large kheneg que s'est percé la Moulouïa dans la chaîne; les monts Debdou (1 648 m) seraient le prolongement naturel de celle-ci, et elle irait expirer avec eux sur les hauts plateaux du Dahra. Le Moyen Atlas commencerait donc au nord de Demnât, atteindrait son point culminant au Djebel Tsouqt, et se continuerait jusqu'au Dahra, où il viendrait mourir, comme l'a fait le Grand Atlas. Les deux versants sont boisés: de Demnât à Debdou, ils ne sont qu'immenses forêts, pleines de gibier et de bêtes sauvages, les seules du Maroc où il y ait des lions<sup>10</sup>.

3° *Petit Atlas*. - C'est le plus connu après le Grand. M. Lenz l'a franchi au sud d'Illir (1100 m). M. Rohlf's en a suivi longtemps le pied nord. Enfin il a été un des principaux objets de mes recherches: j'en ai longé le pied méridional de Tisint à Aqqa, le pied septentrional d'Agadir Irir aux Menâba et du Dâdes au Reris; je l'ai traversé en six points différents, aux cols d'Iberqaqen, d'Azrar, de Haroun, d'Agni, de Tifermin, d'Irill n Oïttôb. Il avait à ces passages: 1 912 m, 1 934 m, 2059 m, 1674 m, 1 872 m, 2250 m d'altitude; ce sont, à peu de chose près, les hauteurs de la ligne culminante, car le Petit Atlas est couronné presque partout d'un large plateau à ondulations légères: ce plateau, pierreux dans la partie orientale de la chaîne (celle qui est à l'est du Dra et qui porte le nom de Sarro), l'est moins dans la partie centrale, où le tapissent de longues étendues d'halfa, et, vers l'ouest, se garnit d'une couche de bonne terre, se couvre de champs, d'amandiers et de villages, et forme une des plus riches contrées du Maroc. Le versant sud du Petit Atlas est nu et rocheux. Le versant nord l'est aussi dans les bassins du Dra et du Ziz mais il est boisé dans celui du Sous, au pied seulement vers l'est, en entier vers l'ouest. Peu de gibier; point de bêtes féroces. La hauteur de la chaîne ne présente nulle part de brusques variations: la crête a partout l'aspect d'une ligne horizontale; en trois endroits, à hauteur de Taroudant, aux environs du col d'Azrar et dans le Sarro, j'y ai distingué quelques filets de neige: c'étaient d'étroits sillons à peine visibles. Le Petit Atlas commence auprès de l'Océan<sup>11</sup>: où finit-il ? Nous ne le savons pas. Nous supposons qu'il expire dans les hauts plateaux qui se trouvent à l'ouest de l'Ouad Ziz : la chaîne paraît s'abaisser sans cesse du Dâdes au Reris; de ce dernier point, on l'aperçoit se prolongeant dans le lointain et décroissant toujours. De Qçar es Souq, on ne la distingue plus: on ne voit vers le sud, le sud-ouest, le sud-est, qu'une plaine immense s'étendant jusqu'à l'horizon. Je conjecture donc que le Petit Atlas meurt avant d'atteindre les bords du Ziz. Les plateaux où il finit se continuent au delà de ce fleuve et se prolongent jusqu'en Algérie.

Telles sont les trois chaînes qui forment la portion fondamentale de l'Atlas Marocain. Après elles, on peut en citer deux autres, secondaires. Les directions en sont parallèles à celle des premières. Elles sont situées, l'une, le Bani, au sud du Petit Atlas; l'autre, dont semblent faire partie le plateau d'Oulmess et les monts des Riata, au nord du Moyen Atlas.

Le Bani est une étroite digue de roche nue, peu élevée, ayant dans sa partie centrale 924 m

---

<sup>10</sup> Cette chaîne a été franchie par René Caillé entre Qçabi ech Cheurfâ et Gigo, par M. Rohlf's entre Tesfrouit (Ouad Sebou) et Outat Aït Izdeg (2085 m d'altitude au col), par nous entre Qaçba Beni Mellal et Ouaouizert (1 529 m au col).

<sup>11</sup> Entre 29° 30' et 29° 03' de latitude Nord. A quelque distance du rivage, il y a des sommets de 1190 m d'altitude. Voir la description de la côte par le lieutenant W. Arlett, déjà citée.

d'altitude. Il commence à l'Océan, au sud d'Ouad Noun, et se prolonge au delà de l'Ouad Dra, qui le traverse au kheneg de Foum Taqqat, au-dessous de Tamegrout. Où finit-il ? Nous l'ignorons. Il expire sans doute, comme le Petit Atlas, entre le Dra et le Ziz. Nous avons franchi plusieurs fois le Bani, nous en avons longé le pied durant quelque temps, et sur les parties que nous n'avons pas vues nous possédons des renseignements précis. Les traits généraux de cette chaîne peuvent donc être considérés comme connus avec quelque certitude.

Il n'en est pas de même pour l'autre, pour celle dont je crois voir des portions dans le plateau d'Oulmess et le Djebel Riata. Elle semble avoir son origine entre Oulmess et l'Océan, passerait à quelque distance au sud de Sfrou, serait traversée par le Sebou à un kheneg, atteindrait la Moulouïa sous le nom de Djebel Riata; ce fleuve s'y fraierait un large passage au nord de la plaine de Tafrâta, et elle se prolongerait ensuite sans interruption jusqu'à Tlemsen par les monts Mergeshoum, Beni Bou Zeggou, Zekkara, Beni Snous. La chaîne commencerait à l'ouest d'Oulmess, aurait un de ses points culminants au pic des Riata, et se continuerait jusqu'en Algérie. La partie occidentale, jusqu'à la Moulouïa, est couverte de grandes forêts et peuplée de fauves; les panthères y abondent. La région orientale possède aussi des bois et les mêmes animaux sauvages, mais à un degré moindre. La chaîne a été franchie par Caillé sur le territoire des Aït Ioussi, par M. Rohlf s sur celui des Beni Mgild, par nous sur celui des Zaïan. L'altitude en est de 1 290 m à Oulmess, de 1517 m à Douar S. Abd Allah (Rohlf s).

Dans ce large massif de l'Atlas Marocain, formé de cinq chaînes parallèles, dont trois essentielles et deux secondaires, on voit qu'il y a une arête principale, le Grand Atlas, dominant de beaucoup tout le reste; la plupart des fleuves du Maroc, Moulouïa, Ouad el Abid, Tensift, Sous, Dra, Ziz, Gir, y prennent leur source. Après lui, vient le Moyen Atlas, le second en hauteur; deux fleuves sortent de son flanc: l'Oumm er Rebia et le Sebou. La moins élevée des trois chaînes principales est le Petit Atlas; il ne donne naissance qu'à des rivières. Quant aux deux chaînes secondaires, seuls de petits cours d'eau en sortent.

Ces chaînes parallèles forment entre elles trois rigoles où coulent bout à bout tous les fleuves marocains: Oumm er Rebia et Sebou entre le Moyen Atlas et la chaîne Oulmess-Riata; Ouad el Abid et Moulouïa, entre le Grand Atlas et le Moyen Atlas; Sous et Dra supérieur, entre le Grand Atlas et le Petit Atlas. Le Dra, ayant percé l'un après l'autre le Petit Atlas et le Bani, coule ensuite au pied de ce dernier, parallèlement à la direction des crêtes. Dans ces rigoles, les fleuves sont séparés à leur source, tantôt par des plaines, si unies qu'il faut le baromètre pour trouver la ligne de partage des eaux, tantôt par des massifs montagneux. Au nord du Moyen Atlas, un plateau montueux, le Fezaz, fait la limite entre les bassins du Sebou et de l'Oumm er Rebia. Entre le Grand et le Moyen Atlas, les bassins de la Moulouïa et de l'Ouad el Abid sont divisés par les hautes cimes du Djebel el Aïachi et des plateaux très élevés qui s'en détachent. Entre le Grand Atlas et le petit, le Dra est séparé du Sous par un massif montagneux que domine le Siroua, du Ziz par une large plaine. Du Ziz au Gir s'étendent également des plaines.

Tel est le massif Atlantique au Maroc: tel du moins il me paraît être. Il faudra encore bien des voyages, bien des travaux, pour déterminer avec exactitude ce qu'il est. Les chaînes du Grand Atlas, du Petit Atlas et du Bani sont relativement connues; mais celles du Moyen Atlas et d'Oulmess-Riata le sont de la manière la plus incertaine.